



HENRI  
VINCENOT

*Le Sang de l'Atlas*

ROMAN

DENOËL



# Le Sang de l'Atlas

DU MÊME AUTEUR

*Aux éditions Anne Carrière*

- Récits des friches et des bois*, 1997.  
*Du côté des Bordes*, 1998.  
*Rempart de la Miséricorde*  
(*Mémoires d'un enfant du rail*, nouvelle édition), 1998.  
*Nouvelles ironiques*, 1999.  
*Toute la Terre est au Seigneur*, 2000.  
*Les Yeux en face des trous*, 2000.  
*À rebrousse-poil*, 2001.  
*Le Peintre du bonheur*, 2001.  
*Je fus un saint*, 2002.

*Aux éditions Denoël*

- Walter ce boche, mon ami*, 1954.  
*La Pie saoule*, 1956.  
*Les Chevaliers du chaudron*, 1960 (prix Chatrian).  
*La Princesse du rail*, 1967 (feuilleton télévisé).  
*Le Pape des escargots*, 1972 (prix Olivier de Serres), rééd. 2000.  
*Le Sang de l'Atlas*, 1974 (prix franco-belge) (épuisé), rééd. 2002.  
*La Billebaude*, 1978, rééd. 2000.  
*Cuisine de Bourgogne*, 1979.  
*Psaumes à Notre-Dame en faveur de notre fils*, 1979.  
*L'Âge du chemin de fer*, 1980 (épuisé).  
*Les Étoiles de Compostelle*, 1982, rééd. 2000.  
*Les Voyages du professeur Lorgnon*, tome 1 et 2, 1983-1985.  
*L'Œuvre de chair*, 1984.  
*Locographie* (épuisé).  
*Le Maître des abeilles*, 1987.  
*Le Livre de raison de Glaude Bourguignon*, 1989.

*Aux éditions Hachette*

- La Vie quotidienne dans les chemins de fer au XIX<sup>e</sup> siècle*, 1975  
(bourse Goncourt et prix de la revue indépendante) (épuisé).  
*La Vie quotidienne des paysans bourguignons au temps de Lamartine*, 1976  
(prix Lamartine) (épuisé).  
*Hommes et terres de Bourgogne*, 2000 (rééd. de *La Vie quotidienne*).

*Aux éditions Nathan*

- Pierre, le Chef de gare*, 1967 (épuisé).  
*Robert, le Boulanger*, 1971 (épuisé).

*Aux éditions Plon*

- Collection « Omnibus », 2001.

*Aux éditions Rivages*

- Canaux de Bourgogne*, 1984 (épuisé).

Henri Vincenot

Le Sang de l'Atlas

ROMAN

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1975.  
Nouvelle édition, 2002  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2-7028-7672-2

*À mes petits-enfants et collaborateurs*  
*Nathalie*  
*Vincent*  
*Céline*



## PRÉFACE

1973 : L'enfant chéri d'Henri Vincenot voit le jour aux éditions Denoël.

Nom : *Le Sang de l'Atlas*.

Mon père ne cachera jamais sa préférence pour ce roman dans lequel certains lecteurs découvrent avec stupefaction l'amour violent de l'homme pour « son » Maroc qu'il dit « fraternel et superbe ».

Il faut rappeler ici qu'en 1933 le jeune Vincenot, diplômé d'H.E.C. en poche, choisit de partir faire son service militaire au Maroc, alors en pleine « guerre de pacification ». Cet oxymore l'amusera toujours et il ne se privera pas de nous faire remarquer, à nous ses enfants, ce qu'il qualifiait de « grotesque hypocrisie ». Imaginons un jeune homme d'Auxois, la Bourgogne des gras pâturages et des forêts touffues, débarquant, après une longue traversée sur un paquebot où sont entassés les soldats du contingent, dans le Maroc d'alors, sur la côte atlantique de la Chaouia, plaine austère, aride et monotone où Casablanca naissant est le théâtre de grands travaux d'aménagement. Le Protectorat français est installé

depuis 1912, après de nombreux combats pour apaiser les tribus ennemies ou rebelles. La guerre du Rif est terminée mais les Atlas sont encore en révolte contre le gouvernement français. Lyautey, très attaché au Maghreb et à ses habitants, admirateur de leur civilisation et respectueux de leur religion, de leur art et de leurs traditions, va tenter de réduire la résistance armée des tribus montagnardes. Mais les Berbères, en rébellion systématique contre tout pouvoir central, qu'il soit arabe ou français, alimenteront encore longtemps le désordre marocain et constitueront le « bled siba » : le pays dissident, expression qui plaisait fort à mon père ! C'est dans ce décor politique et militaire que débarque du *Del Piaz* en 1933 le deuxième classe Vincenot...

Le choc émotionnel est énorme. Henri se met alors, dès qu'il le peut, à prendre des notes : anecdotes militaires ou autochtones, mots d'arabe, considérations géologiques, ethnographiques, croquis de paysages, de scènes, de personnages — soldats français, Arabes des villes ou Berbères du bled. Blessé lors d'une embuscade dans les gorges du Ziz, au sud de Rich, il est évacué sur l'hôpital militaire de Salé. Lors de sa convalescence, il réalise de nombreuses aquarelles et quelques huiles qui permettent de le classer, sans hésiter, parmi les peintres orientalistes intéressants. Il accumule ainsi la matière de romans, dont *Le Sang de l'Atlas* est le premier. Il rédigea aussi dès son retour en France quelques nouvelles d'Afrique. En 1984, *L'Œuvre de chair*, dans sa troisième

partie intitulée « L'épreuve du feu », se déroule également au Maroc.

De son aventure en terre d'Islam, Henri Vincenot rapporte donc une mine de documents, d'impressions, de réflexions qui inspireront et nourriront sa vie artistique : écriture mais aussi dessin, peinture et sculpture. Il en rapportera aussi le désir très fort de participer à la construction de la voie ferrée Méditerranée-Niger. La surdité de leur fils aîné installera mes parents à Paris et leur fera ainsi renoncer à ce rêve d'épopée à travers le Hoggar. Ils le remplaceront par la résurrection du hameau perdu en terre bourguignonne, évoqué dans *La Billebaude* notamment. Autre rêve fou et enthousiasmant du chercheur d'idéal qu'est le jeune Vincenot.

Du rêve marocain avorté subsistera une nostalgie pour le jardin des Hespérides que mon père me transmettra ainsi que son amour du Maroc. En effet, après avoir signé avec le Maroc un contrat de coopération de deux ans, j'y enseignai quinze ans les lettres françaises à Fès puis à Rabat. Mes parents nous y firent plusieurs visites : le premier retour d'Henri au Maghreb s'effectua en 1972... quarante ans après le service militaire des années 30 ! Cette deuxième rencontre fut un embrayeur souverain qui réactiva formidablement les souvenirs de jeunesse. Alors, Henri se mit à l'écriture et demanda à mes trois enfants, encore très jeunes, d'« enquêter » pour lui : ils eurent pour mission de rechercher certains mots arabes qu'il avait oubliés, de lui relater dans leur courrier les traditions marocaines dont il voulait parler dans son livre

et de relever, au cimetière français de Fès, les patronymes récurrents. Les enfants s'acquittèrent de leur mission avec ferveur et leur grand-père, fin pédagogue, leur dédia *Le Sang de l'Atlas*. Pour cette raison, on retrouve ainsi dans le roman des éléments de la réalité vécue : la maladie de l'épouse due au thé de Rich, les retrouvailles avec la danseuse de l'Atlas, la petite sœur de Foucauld, « la Paloma de Chalon-sur-Saône » et le légionnaire russe, entre autres, sont autant de personnages et d'événements que nous avons vraiment connus.

Si Vincenot, dans ses toiles marocaines, est considéré comme un véritable peintre orientaliste, il est aussi, dans les deux romans où le Maghreb est mis en scène, un romancier orientaliste au sens vrai : pour lui, le Maroc n'est pas un simple décor mais le lieu où l'on vient, ou revient, pour trouver sa vérité. Par là même ce roman s'inscrit dans la « grande tradition tragique » de l'Orient révélateur de l'homme d'Occident à lui-même. L'arrivée ou le retour au Maroc fonde le récit : la démarche initiatique est l'axe même de l'œuvre romanesque.

Le héros du roman est marié ; il a une fille, Élisabeth, religieuse en médina de Fès et venue là « sans le consentement de ses parents ». Marklin, hostile à cet embrigadement de la jeunesse dans ce qu'il assimile à une secte, et Louissette, la mère désespérée de l'enfant prodigue, reviennent dans un Maroc où Marklin a été un autre homme, un soldat avec des amitiés, des angoisses, un cauchemar : « Dans cette foule invisible, un peu féline

qui nous frôlait, je me suis trouvé vraiment face à face avec un fantôme qui me suivait depuis Salé : c'était un jeune homme au visage hâlé, il portait un képi blanc, des épaulettes rouges et, sur sa tunique courte, une ceinture de flanelle bleue. Sur les parements de son col il ne portait pas le numéro de son régiment mais une grenade verte. » « Pour moi, d'un seul coup, un mur s'effondre que j'avais soigneusement construit entre mon passé et moi. »

Il est bon de dire ici que la première édition du livre portait en bandeau : « Nos actes nous suivent. » Des phrases récurrentes jalonnent le récit, dans cette histoire de prédestination tragique, et scandent de façon de plus en plus serrée le suspense jusqu'aux dernières pages du livre : « Je vais revoir Tazazert ! » « J'ai encore quelque chose à faire à Tazazert » « Va d'abord te réconcilier avec ton frère. » « Tout cela, je le sens bien, ce sont les éléments de mon destin et ils me ramènent sur le lieu de mes crimes. Tazazert ! »

En effet, sur les traces de son passé, le héros, venu pour « enlever » sa fille et la ramener « à la maison », trouvera la Mort : celle de sa femme (figure très mariale d'une féminité d'abnégation et de mansuétude, comme souvent chez Vincenot qui met toujours en scène les archétypes exclusifs et réducteurs de la Femme Vierge ou Putain), de sa fille (« folle de son âme » parmi d'autres « fous de Dieu »), et sa propre mort sous le poignard de Lahraoui. On ne peut s'empêcher de penser alors à l'as-

sassinat de Charles de Foucauld à Tamanrasset que Vincenot, enfant, apprit de sa grand-mère Valentine.

Marklin — « l'ombre » de l'auteur, au sens jungien du terme ? —, qui s'embarque donc dans une entreprise justicière et vengeresse, s'en va, en fait, à la rencontre d'Asrafil, l'ange musulman de la Mort sur ce qu'il appelle son « chemin de Damas » : « L'Afrique, la terre marocaine venaient de me reprendre vers mon véritable destin. » La mort du héros est rédemption mais aussi repentance avant l'heure. En cela, Vincenot est en avance sur son temps. En effet, il faudra attendre les années 90 afin que le remords, officialisé par la bien-pensance « pour toutes nos fautes présentes, passées et à venir » en un acte de contrition national, apparaisse en France.

Il y a, dans ce roman, toute une dimension d'Henri Vincenot qui dépasse de beaucoup l'image bourguignonne — et réductrice — à laquelle nous sommes bien sûr très attachés. Et s'il y a dans la vie et dans la personnalité de mon père les personnages bien bourguignons que nous retrouvons dans *Le Pape*, *La Billebaude*, *Les Étoiles*, *Les Récits des friches et des bois* ou *Du côté des Bordes*, il y a aussi des personnages hors normes, plus imprévisibles et plus inquiétants : Jefkins, l'aventurier des *Yeux en face des trous*, et l'ancien légionnaire Marklin du *Sang de l'Atlas*. Au premier degré, ces personnages à la fois mystérieux et attachants furent des compagnons d'armée de mon père ou des « connaissances » au hasard des rencontres au Maroc ou lors du long séjour parisien. Henri Vincenot, solitaire et indépendant mais amical et

curieux, aimait apprendre et liait facilement conversation avec les plus farfelus ou les plus déshérités : il a connu, au cours de ses séances de peinture sur les quais de la Seine, des clochards cultivés et de doux illuminés mémorables dont il nous entretenait largement à ses retours à la maison. C'était un humaniste animé d'une profonde aspiration à l'harmonie universelle et à la concorde entre les hommes. Dans notre enfance, il nous incitait constamment à l'écoute, à la compréhension, à la tolérance. Souvent, il nous récitait le poème de Paul Fort : « Si tous les gars du monde voulaient se donner la main... » Cette volonté de fraternité se lit tout au long des fréquents rapprochements entre Bible, Évangile et Coran en un œcuménisme précurseur...

De la même façon, il nous a toujours relaté, avec amusement voire sympathie, les extravagances courageuses, drôles ou inutiles des légionnaires qu'il connut en Afrique. Les Slaves, plus particulièrement, pour lesquels il avait de l'affection : il aimait leur théâtralité gratuite et leur idéalisme romantique dans tous ses excès. Par sa générosité envahissante, son enthousiasme délirant ou son désespoir à la Chaliapine, Timochenko en est l'archétype par excellence. Et puis il ne faut pas oublier que, lors de l'attaque de son régiment par les Chleuhs dans les gorges du Ziz où mon père fut blessé, ce fut la Légion qui arriva *in extremis* pour tirer les petits gars du contingent d'un bien mauvais pas : quand on a vingt-deux ans, on ne l'oublie jamais et, même dans son âge très mûr, mon père sifflotait souvent avec joie la sonnerie de la

Légion : « merveilleuse, harmonieuse, roborative tarata-tade », qui annonça un jour de 34 le salut du jeune Vincenot, sauvé par Timochenko, « l'archange moustachu » du *Sang de l'Atlas* !

Un autre thème important chez Henri Vincenot apparaît ici en filigrane : le mythe de l'Atlantide, « au large de l'effondrement d'Agadir et de la vallée du Drâa ». Certains personnages sont en recherche et leur quête est bien celle du paradis perdu : le Maroc, par son ancrage d'alors dans un immobilisme tout de charmes violents et de mystères vieux comme le monde, mais plus encore le pays berbère — qui est au-dessus des miasmes du monde du haut de ses Atlas — sont en quelque sorte des avatars de la chora platonicienne et de cet Âge d'or antérieur à toute souillure — qu'il s'agisse des polluants artifices de l'homme ou de cette corruption satanique des âmes, des corps et des cœurs qui caractérise toute grande Babylone impudique. On lira avec un intérêt particulier en ce début de 2002 l'histoire d'Abd el-Moumen relatée par Marklin : ce saint berbère « tout à coup, vers 1928, devant l'invasion profanatrice des Européens », comprit « que pour sauver son pays » il devait « imposer dans cette partie de l'Atlas une effroyable règle de piété et d'austérité que Mahomet lui-même n'aurait pas imaginée »... « Avant la lettre, il luttait contre la "pollution" ». Il avait pressenti, sans être jamais sorti de ses montagnes, l'empoisonnement du monde par ce progrès que traînent avec eux ceux que l'on appelle les Occi-

dentaux»... Rien de nouveau sous le soleil d'Allah, ni dans l'imaginaire humain oscillant en permanence entre rêveries du repos et de l'intimité et rêves de purification en une démarche schizoïde : choix perturbant entre désir de retour au sein maternel et désir d'inféodation à la dure loi du Père.

Du mythe de l'unité primordiale ressort également le désir de frère Christian. Petit frère de Foucauld, compagnon d'âme et de combat de la fille du héros, « ce gars-là a une idée derrière la tête » : il rêve d'établir une analogie entre le sang berbère et l'hémoglobine basque. Projet n'exprimant pas une idéologie raciste qui serait schize, rupture, mais, au contraire, un désir de rattacher les deux ethnies étudiées à une origine commune, comme on suggéra naguère une parenté des Basques avec les Indo-Européens. Les Berbères et les Basques seraient frères en Atlantide, avant la grande catastrophe « diasporique ». Pour le... prouver, l'éprouvette et le microscope sont là et confèrent véracité au doux rêve de frère Christian : le retour aux eaux foetales de la Grande Mère élémentaire. Dans une lettre adressée au directeur de l'Institut de sérologie atlantique et président des études basques, Christian affirme qu'au Pays basque comme dans l'Atlas marocain « l'abondance de groupe 0 et de rhésus négatif semble s'accroître au fur et à mesure que l'on va vers l'ouest, donc que l'on s'approche de l'océan Atlantique. Comme si véritablement votre théorie était exacte d'une race "venue de la mer" ! ».

Dans le roman, le héros est amené à vivre au sein même de cette petite communauté religieuse du père de Foucauld. C'est alors l'occasion rêvée pour l'auteur de faire le procès d'un certain clergé : « Mon vieil anticléricalisme puisait ses forces nouvelles dans le spectacle qu'offraient ces nouveaux curés démagogues, qui jouaient les débraillés pour mieux piper leur clientèle! L'onction et la cautèle du vieux clergé n'ayant plus prise, ils s'encanaillaient à qui mieux mieux avec guitares, crasse et cheveux longs, et mon Élisabeth était parmi eux! »... « Il y a là toute cette démagogie qui, de par le monde, tente de regagner à "l'Église en pleine mutation" la clientèle populaire qu'elle a si bêtement perdue en quelques siècles d'obédience aux classes dirigeantes. » Et puis, bien sûr, dans cette nostalgie de l'Église des origines, la prise en compte de la foi musulmane encore et toujours ardente : un vendredi à Fès, « au pied des murailles, le long des glacis, une foule énorme semblait assiéger la ville, étouffant toute circulation, bloquant les cavaliers, entraînant tout dans ses remous étranges. Cent mille musulmans, en état de tension mystique et de mobilisation religieuse, envahissaient les tertres, piétinant l'herbe rare, soulevant un nuage de poussière rousse devant la ville étagée au bord d'un gouffre. À côté de cela, elle avait pauvre mine la poignée de chrétiens tristes groupés sur le parvis d'une chapelle de ciment lézardé »... « Le monde occidental, et particulièrement le Français, s'endort gentiment aussitôt qu'il exécute des chants sacrés, pour la bonne raison qu'il a perdu, depuis beau

temps, le sens du sacré. » Toutes ces considérations prennent en 2002 une résonance bien particulière...

Ce constat nostalgique d'une déperdition de la sacralité s'accompagne d'une crainte de voir disparaître les belles coutumes marocaines : « Il y a d'abord, j'y reviens, la beauté des instruments, des plats, des plus modestes instruments de cuisine, d'origine artisanale. C'est d'elle que ces gens "sous-développés" tiennent cette distinction naturelle, cette dignité. Il y a aussi la cordialité dans l'hospitalité traditionnelle qui donne à ces pauvres d'entre les pauvres, cette grandeur, cette aptitude au bonheur et ce radieux courage de vivre. Nos dégoûtés de la vie, nos inquiets, nos dépressifs, nos névrosés devraient bien venir faire un stage ici ! » C'est, en même temps, le procès de la colonisation qui permet aux Marocains des villes d'accéder par la suite à la société de consommation occidentale, « mais le pis, c'est d'y voir ces Arabes et ces Berbères, si beaux, déguisés en Européens. Et quels Européens ? Les pires ».

Ou encore dans ce dialogue entre Marklin et sa femme :

« Tu appelles ça des hippies ? Ces jeunes gens qui, au lieu de se piquer, de revendiquer, de faire la révolution de la paresse et de la crasse, vont soigner les Arabes et donner de la soupe en médina ?

— Mais les Arabes ne leur ont jamais rien demandé ! Ces jeunes idiots se mettent en tête de sauver les Arabes, le tiers-monde, les sous-développés, que sais-je ? Mais ce

tiers-monde ne leur a jamais demandé leur aide ! Ils veulent s'en passer ! Et ils ont bien raison ! »

Voilà bien un exemple de la maïeutique de Vincenot : des vérités sont dites en deux répliques, mais l'auteur laisse le lecteur, évaluant thèse et antithèse et choisissant sa conscience pour seul guide, accoucher lui-même son esprit.

Si toutes ces pensées et réflexions sous-tendent le récit, celui-ci ne nous en donne pas moins à admirer les beautés du Maroc vues par le géographe, le dessinateur et le peintre que fut aussi Vincenot. L'amour qui se lit dans les descriptions de paysages de l'Atlas, des douars chleuhs et des Berbères eux-mêmes, la tendresse gourmande qui se devine dans l'emploi des mots arabes ou tamazight, rejoignent la manière toujours un peu idyllique qu'a Vincenot de présenter la vie sauvage et la vie « d'avant », celle de l'enfance de l'homme et de l'enfance du monde.

« Au loin, on voit aussi nettement qu'en plein jour les hauteurs du djbil Rehris sculptées par le clair de lune sous un ciel vert émeraude profond. La maison du caïdat, soigneusement chaulée, est d'un mauve phosphorescent dans les palmes bleues. »

« Le ciel était d'un pur céladon, et là-dessous l'immense paysage était ocre et gris, avec le blanc de chaux de quelques terrasses et la verticale noire des cyprès. »

« Après la montée du ksar de Zebzate, couleur de sable gris, campé sur son piton, c'est la montée vers le col de Talrhemt, paysage minéral qui commence et après deux



# HENRI VINCENOT

## *Le Sang de l'Atlas*

PRÉFACE DE CLAUDINE VINCENOT

Claude, ancien légionnaire, n'a pas revu le Maroc depuis les guerres coloniales. Il y retrouve sa fille et tente de l'arracher à la communauté religieuse où elle est recluse.

Né à Dijon en 1912, Fuyant ce tête-à-tête difficile, il traverse les régions berbères du centre marocain, encore intactes, où se réveille la mémoire des années de guerre semées de violences. Au contact de la beauté du paysage et de la société berbère qu'il aime,

Claude plonge dans un profond désarroi, une quête impossible de vérité sur lui-même et le sens de son destin.

Avec son talent de conteur, Henri Vincenot fait revivre le Maroc d'après l'indépendance, encore vierge de modernité.

Photo de couverture :  
© Pictor.

B 25345.3  04.02  
ISBN 2.207.25345.7  
19 €

